



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Article original

Le visage maternel, d'une perception hautement spécialisée à une identification : apport de la sémiophysique pour une modélisation de la notion d'objet primaire

Mother's face: From highly specialized perception to an identification: contribution of semiophysics for modeling the concept of primary object

O. Moyano^{a,b,*}^a UEMO de Mérignac, Protection Judiciaire de la Jeunesse, 3, avenue du Château d'Eau, 33700 Mérignac, France^b Institut de psychologie, FPP, université Lumière Lyon 2, 86, rue Pasteur, 69365 Lyon cedex, France

I N F O A R T I C L E

Historique de l'article :

Disponible sur Internet le 11 octobre 2018

Mots clés :

Visage maternel
Bases neurales
Sémiophysique
Attachement
Identification

Keywords:

Mother's face
Neural basis
Semiophysics
Attachment
Identification

R É S U M É

La relation précoce de l'enfant au visage maternel est une relation dans laquelle l'objet n'est pas encore un objet métapsychologique. Cet objet visuel hautement spécialisé constitue un véritable attracteur pour le nouveau-né, une forme-source « saillante » porteuse de la prégnance de l'attachement. En ce sens nous situons la relation à cet objet originaire d'abord au sein de mécanismes neuropsychologiques sur lesquels se greffera ultérieurement l'investissement pulsionnel du sujet à cet objet. L'apport de la sémiophysique de Thom nous permet de modéliser ce passage d'un objet perceptif à un objet d'identification, à travers une réflexion multidisciplinaire. L'apport de la sémiophysique nous permettra de concilier, en outre, théorie des pulsions et théorie de l'attachement.

© 2018 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

A B S T R A C T

Inside precocious relationships between infant and mother's face, the object concerned is not yet a metapsychological object. This visual object, highly specialized, is a real "attractor" for the newborn, a "salient" source-pattern carrying attachment. Indeed, we situate the relationship to this original object first into neuro-psychological mechanisms, from the involvement of pulsions between the subject to the object will be set up. The semiophysics of Thom allows us to modelize this way from a visual perceptive object to an object of identification, through a multidisciplinary approach. The contribution of semiophysics will enable to conciliate, at last, the theory of pulsions and the theory of attachment.

© 2018 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Introduction

La place du visage est prépondérante dans l'établissement des premières relations entre l'enfant et son entourage, ainsi que dans le développement de la relation d'objet libidinal. Les trois organisateurs de Spitz en témoignent précisément : le sourire-réponse au visage humain, l'angoisse du 8^e mois déclenchée par la perception du visage étranger, le « non » associé à un mouvement oculo-céphalogyre négatif (Spitz, 1957, 1965). Selon Spitz, dès la

naissance, lorsque le bébé tète le sein, il « fixe sans discontinuer le visage de sa mère pendant toute la durée de la tétée jusqu'au moment où il s'endort sur place » (Spitz, 1965, p. 39). Winnicott propose de son côté l'existence d'un précurseur hypothétique du miroir, le visage maternel. Pour lui « peut-être un bébé au sein ne regarde-t-il pas le sein. Il est plus vraisemblable qu'il regarde le visage » (Winnicott, 1971, p. 155). Encore indifférencié par rapport à son environnement, ce que le bébé voit quand il regarde le visage maternel, c'est son propre visage. « Généralement, ce qu'il voit, c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit » (Winnicott, 1971, p. 155). Le visage de la mère reflète celui de

* Correspondance. 19, rue de l'Abbé-Poncabarre, 33290 Blanquefort, France.
Adresse e-mail : olivier.moyano@wanadoo.fr.

l'enfant ; grâce à la circularité des échanges expressifs, des multiples interactions, l'enfant a l'illusion d'avoir pour visage ce visage qui le regarde et qui lui répond, lui conférant un premier sentiment d'identité (Moyano, 1995, 1999). Cette identité passe ainsi par l'intermédiaire de la vision de l'autre (entre autres modalités) et c'est autour de ce noyau d'altérité que ce sentiment premier peut s'élever chez le nourrisson. Au sein de ce que Stern (1997) a nommé la « constellation maternelle », deux protagonistes sont en présence : le premier (la mère) est conforté par cette relation primaire qui vient combler le vide laissé par la naissance de l'enfant qu'elle portait, tandis que le second (le bébé) est littéralement porté par ce visage et ce regard autant que par les bras et le tonus maternel, ainsi qu'il est contenu par l'appareil psychique maternel sans lequel l'accession à sa propre vie psychique serait compromise.

La relation au visage maternel apparaît comme centrale dans l'établissement des premiers liens entre le nouveau-né et l'objet maternel. Nous allons aborder dans cet article une tentative de modélisation de ce rapport particulier et de ses composantes, à partir de données empruntées aux neurosciences développementales qui posent les bases concrètes et observables d'un tel rapport humain, puis nous intégrerons ces données à une conception plus théorique (métapsychologie et sémiophysique de Thom). Ceci dans la perspective de travailler une hypothèse théorique qui viendra interpréter la place et le rôle du visage maternel au centre d'une série de processus visant à l'attachement et l'identification du bébé humain au visage maternel, dotant cet objet visuel d'un statut de premier objet d'identification primaire.

La perception et la reconnaissance du visage chez le nouveau-né et le nourrisson : le point de vue des neurosciences

La reconnaissance et l'identification d'un visage sont le résultat de processus complexes et de séquences multiples d'opérations. Si l'on doit à Bruce et Young (1986) le modèle cognitif du processus de reconnaissance des visages cité comme référence (Bruyer, 1994), depuis 1976 on connaît l'effet de « supériorité des visages » par rapport à d'autres objets visuels ou même des visages composés de traits mélangés (George, Evans, Fiori, Davidoff, & Renault, 1994). Haxby, Hoffman, & Gobbini (2000) ont confirmé cet effet, en mettant en évidence des bases neurales différentes dans la reconnaissance de visages aux traits mélangés par rapport à celles en œuvre pour la reconnaissance des visages.

L'étude de ces processus a été également étudiée chez l'enfant. En 1975, on montre que le nouveau-né de neuf minutes en moyenne suit du regard plutôt un visage humain qu'une cible non-visage (Goren, Sarty & Yu, 1975). Il semble que certains réseaux spécifiques du cortex visuel soient fonctionnels dès la naissance (De Schonen, 2009, De Schonen et Deruelle, 1991, De Schonen et al., 1994) puisque plusieurs études montrent que le nouveau-né peut apprendre à différencier le visage de sa mère de celui d'une étrangère (Buschnell, Sai, & Mullin, 1989 ; Pascalis, De Schonen, Morton, Deruelle, & Fabre-Grenet, 1995). Dès l'âge de six à huit semaines, l'enfant reconnaît le visage maternel, même lorsque sa mère et l'étrangère portent un foulard (Morton, 1993). À partir de l'âge de quatre mois, l'enfant reconnaît sur photographie le visage de sa mère, même si tout le contour de son visage est masqué par un foulard (Pascalis et al., 1995). En 1992, Walton, Bower, & Bower ont montré que la préférence pour le visage maternel chez le nouveau-né pouvait s'exprimer aussi lorsque le bébé visionnait un film montrant le visage de sa mère.

Le visage humain est un percept visuel privilégié chez le nourrisson qui constitue un point central dans l'organisation de la relation mère-enfant. Cela porte à croire que le traitement du visage et le phénomène de préférence visuelle pour le visage maternel sont spécialisés et nécessitent l'existence d'un système

spécifique lié à l'analyse et à la reconnaissance des visages (De Schonen, 2009). C'est ainsi que des régions corticales impliquées dans la reconnaissance des visages ont été recherchées et mises en évidence. Depuis une trentaine d'années, on savait l'hémisphère droit responsable de la perception et de la reconnaissance des visages (Small, 1983 ; Benton, 1990 ; Bruyer, 1994 ; Davidoff, 1994), puis des régions ont été précisées grâce aux études en imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (Haxby, Hoffman, & Gobbini 2000). Adolphs a proposé en 2002 un modèle spécifique pour la reconnaissance et le traitement des émotions faciales qui complète ainsi les anciens modèles en impliquant nombre de régions corticales et sous-corticales.

Cette spécialisation géographique a été précisée sur le plan neuro-anatomique en évidence de cellules corticales spécialisées appelées les *face-cells*, déchargeant uniquement lorsque elles répondent à la vue d'un visage. Il existe bien chez l'homme – comme chez le mouton et le singe, (Heywood & Cowey, 1992 ; Kendrick, 1991) – une prédisposition pour certains neurones ou groupes de neurones à traiter le stimulus particulier que représente le visage de sa propre espèce (Purves et al., 2015). Chez les primates non humains et humains, la perception du visage donne lieu à des potentiels évoqués visuels très spécifiques (Botzel & Grusser, 1989) et, outre l'existence d'une asymétrie hémisphérique, la localisation d'unités corticales spécifiques a permis la possibilité d'envisager le rôle de ces unités neuronales spécialisées (Perrett, Mistlin, Chitty et al., 1988). Certaines répondent à des visages exprimant une émotion (Purves et al., 2015), d'autres non. Certains neurones sont sensibles à l'orientation seule du regard, ou à l'orientation conjointe du regard et de la tête (Sergent, 1994).

Le monde visuel du nouveau-né est très hautement organisé et le nouveau-né se montre très compétent dans les apprentissages visuels précoces (Slater & Kirby, 1998 ; Mondloch, Lewis, Levin, & Maurer, 1999). Pour ces auteurs, la perception du visage par le nouveau-né de zéro à sept jours surpasse les autres perceptions et catégorisations visuelles testées. Ce qui suggère pour ces derniers auteurs l'existence innée de capacités ou de systèmes facilitant la perception et permettant un apprentissage direct et très précoce d'un tel stimulus visuel (Di Giorgio, Leo, Pascalis, & Fimion, 2012).

Vers une exploration métapsychologique

Le bébé a besoin de s'appuyer sur autrui, en particulier à partir de la modalité visuelle, pour construire une représentation cohérente de soi en relation avec cet autre : « Le double fonctionne dans le registre du visuel et c'est par là qu'il se rattache au maternel. Il y a un jeu de réciprocité entre la mère et l'enfant dans un contact "œil-à-œil" » (Menahem, 1995, p. 126). Pour Sami-Ali, « le sujet commence par n'avoir pas de visage, puis il a le visage de l'autre qu'est la mère, pourvu que celle-ci entretienne l'illusion d'identité par la réciprocité des échanges » (Sami-Ali, 1984, p. 140). Le bébé existe en tant que visage dans et par le visage maternel, ce double qui lui renvoie et le dote de sa propre image, et qui constitue un objet d'identification primaire (Sami-Ali, 1977).

« Le visage (...) est certainement la matrice la plus forte du sentiment d'identité régie par le moi. D'emblée, celui-ci se perçoit comme visage » (Le Breton, 1992, p. 301). « Étant simultanément lui-même et l'autre, familier et cependant étrange, le sujet est celui qui n'a pas de visage et dont le visage se met à exister du point de vue de l'autre » (Sami-Ali, 1974, p. 43). Cette assimilation du perçu au visage propre confère à la perception visuelle un primat dans l'identification primaire au visage maternel. Ce primat n'exclut pas pour autant toutes les autres modalités sensorielles qui entrent en compte dans la relation du nourrisson aux objets dispensateurs de soins (olfaction, goût, toucher, audition) ni, du point de vue psychanalytique, le fantasme de peau commune (Bick, 1968), la

métaphore du Moi-peau et les concepts d'enveloppes psychiques communes (Anzieu, 1985, 1987, 1990).

De cette relation précoce qui réunit chacun des deux partenaires dans une inclusion réciproque (Moyano, 2000), il n'en demeure pas moins que le travail de différenciation et de subjectivation doit s'imposer, permettant à la mère de recouvrer son autonomie psychique antérieure, en même temps que l'enfant accèdera à la sienne propre. Pour dépasser ce premier temps où le soi n'existe qu'en référence à l'autre, il faut permettre la survenue et l'émergence du conflit comme passage vers la subjectivité. L'enfant doit quitter le domaine de la « relation symbiotique des origines entre une mère et son bébé, dans cette double "identification perceptive", dans ce "double-double" (où) sont confondus sujet-objet, soi/non-soi, extérieur-intérieur, réel-irréel, espace et temps » (Le Guen, 1995, p. 87).

Ce dépassement est permis quand l'enfant peut subitement différencier dans son rapport intime à l'autre, le visage de la mère comme appartenant à l'autre, différent de soi et d'autrui (l'étranger). Percevoir le visage de la mère parmi d'autres visages appartenant au registre du non-familier, est l'étrange découverte de l'enfant vers la fin du premier semestre de la vie : « À cet âge (...) l'enfant est à présent en mesure de faire clairement la différence entre un ami et un étranger » (Spitz, 1965, p. 114). L'enfant réagira vivement à la perception de la différence par ce que Spitz nomme l'angoisse du 8^e mois. « L'angoisse qu'il montre ne répond pas au souvenir d'une expérience désagréable avec un étranger mais à la perception du visage de l'inconnu en tant que différent des traces mnémoniques correspondant à celui de la mère » (Spitz, 1965, p. 118).

L'angoisse surgit lorsque l'enfant est confronté au visage de l'étranger et qu'il réagit à cette confrontation. « L'angoisse du 8^e mois, quand elle vient à se produire, trahit cette double constitution de l'autre comme autre et de soi comme autre de cet autre » (Sami-Ali, 1977, p. 136). L'angoisse de l'étranger vient bouleverser l'illusion constitutive du sentiment de la première identité, celle qui permettait, à travers l'identification au visage de l'autre, d'être soi. Par l'élaboration de l'angoisse du 8^e mois l'enfant parvient à discriminer, du point de vue de ses identifications inconscientes, la mère de tout ce qui appartient au registre du non-mère. C'est le moment de la découverte et de l'accession à l'altérité, statut subjectif radicalement opposé à l'assujettissement au double. Devenir l'autre de l'autre signifie pour l'enfant être aux prises d'un processus complexe : ce qui était jusqu'à présent familier, le visage du double, devient autre que soi, différent et pourtant le même, puisque cette angoisse de l'étranger vient justement signer la constitution de la mère comme objet total. Ce qui était le même (la mère) devient autre tout en restant familier et ce qui était du registre d'autrui (l'étranger) devient angoissant, montrant chez le nourrisson la capacité nouvelle de se représenter, au sens métapsychologique, la différence, source d'angoisse.

Problématique : le visage, de quel objet parlons-nous ?

Les premières relations objectales s'ébauchent dans la reconnaissance de l'absence des objets dispensateurs de satisfaction. Or, la relation précoce médiatisée par la perception visuelle du visage maternel ne semble pas correspondre au modèle métapsychologique de la relation d'objet : l'objet (le visage maternel) est ici d'emblée perçu et aussitôt une relation unit le sujet à cet objet. Il s'agit d'un objet de connaissance perceptive, rattaché en premier lieu à la réalité de la perception. Il possède un statut et une nature particuliers (ce que les neurosciences et les sciences cognitives nous montrent), et il est lié au sujet percevant, dès la naissance, en dehors même de la question de l'existence ou non d'un lien pulsionnel. Quel peut être ce type singulier de lien précoce et sans doute primaire (au sens donné par Zazzo, 1979) ?

Le problème qui se pose est celui de l'hypothèse d'une relation psychique à un objet, un objet perceptif avant tout, dont l'existence est connue pour le sujet, à une phase où l'objet libidinal n'est pas encore constitué et où la relation d'objet dont il serait question serait principalement dominée par la pulsion orale. Ce qui nous amène à un questionnement multiple :

- quelle peut être cette relation primitive, voire originaire, que le petit humain met en place précocement avec le visage maternel, entre attachement et investissement pulsionnel ?
- comment modéliser et théoriser cette relation du bébé au visage maternel et comment penser le mouvement consistant à « adhérer » puis à « quitter » le visage du double et le rôle actif et organisateur du visage de l'étranger ?

Cette réflexion doit nous permettre de donner une cohérence globale à ces processus, en dépassant le clivage métapsychologie/psychologie cognitive et neurosciences, pour faire résonner plutôt une complémentarité pluridisciplinaire.

Notre hypothèse : le visage est un objet attracteur qui vectorise attachement et identification

Il convient ici de tenter de dépasser cette contradiction théorique qui consiste, à partir d'une « phénoménologie » métapsychologique, de ne prendre en compte l'objet uniquement qu'en tant que but de la poussée pulsionnelle, modèle qui ne semble pas opérant dans le contexte décrit précédemment. Il nous faut rechercher en conséquence quelle pourrait-être la qualité particulière, intrinsèque à l'objet (le visage maternel), qui attire l'attention du sujet de façon si fondamentale, à la manière d'un comportement primaire, avant de supposer que le monde interne du bébé adresse à l'encontre de cet objet une quête en termes de relation pulsionnelle. Autrement dit, le visage maternel, pour les sciences développementales comme pour les psychanalystes, constituerait-il un objet attracteur pour l'enfant ?

Traiter cette question en de tels termes nous impose d'introduire un autre référentiel théorique et d'autres concepts, en l'occurrence ceux de *saillance* et *prégnance* empruntés à la sémiophysique (Thom, 1988, 1991).

La sémiophysique, pour une théorie de la théorie

Par sémiophysique, le mathématicien Thom entend une théorie générale de l'intelligibilité des formes signifiantes en fondant une certaine logique dans la géométrie : « Placez un sujet dans une cabine de cinéma, et projetez-lui un film représentant une morphologie abstraite en évolution. Demandez alors au sujet si ce qu'il voit a un sens pour lui et, dans ce cas, demandez-lui de le décrire. L'hypothèse ici présentée est que seules certaines configurations d'éléments font réellement sens, et peuvent servir de base à une construction intelligible, susceptible d'être linguistiquement décrite » (Thom, 1988, p. 11). Selon Thom, pour attribuer un sens à ce qu'il voit, le sujet doit faire appel à deux notions : repérer des formes stables (formes *saillantes*) mais interactives directement entre elles (contacter, fusionner, se scinder, naître, mourir) et des intermédiaires non visibles (comme la lumière, le son), les *prégnances*, se propageant de forme saillante en forme saillante.

Les théories thomiennes sont séduisantes à plus d'un titre, d'abord parce que ce sont des théories récentes se voulant de portée générale, et, qu'en ce sens, beaucoup d'applications sont encore à déterminer. La théorie des catastrophes, théorie fondamentale sans application directe dans le modèle thomien, a été pour exemple reprise par de nombreux auteurs pour

expliquer notamment le processus de vieillissement, l'agressivité corrélée à la peur chez le chien (Zeeman, 1976), les cas de comportement maniaco-dépressif, les épisodes spasmodiques de guerre et de paix entre deux nations ennemies, les hauts et les bas versatiles du marché des changes (Guillen, 1983). Doron a utilisé le modèle de la fronce (une des sept catastrophes élémentaires) pour expliquer les modifications de l'enveloppe psychique dans le travail créateur (Doron, 1987). Porte a utilisé ce modèle mathématique en montrant les analogies qu'elle a pu relever avec le modèle freudien et comment celles-ci permettraient une nouvelle méthodologie et une modélisation différente de la psychanalyse dans une approche qualitative (Porte, 1994).

La théorie des catastrophes est devenue singulièrement prolifique car, dégagée de toute empreinte en recherche appliquée, elle permet une modélisation supplémentaire des objets théoriques, *devenant ainsi une théorie de la théorie*, au fort potentiel heuristique. La sémiophysique, rendant intelligible les formes signifiantes, peut tout à fait participer de cet effet interprétatif. Ménéchal en a démontré la pertinence en témoignant des points de contact entre la théorie thomienne et la théorie freudienne et en prolongeant les interrogations freudiennes sous l'éclairage des deux dimensions de la saillance et de la prégance (Ménéchal, 1991).

Ce sont ces deux dimensions qui vont nous permettre de développer notre hypothèse à propos du visage maternel au double statut d'objet perceptif attracteur et d'objet d'identification primaire.

La saillance et la prégance

Pour Thom, la saillance constitue l'expérience perceptive primitive impliquant la discontinuité (cette expérience pouvant impliquer un ou plusieurs sens). « Si l'on prend comme exemple l'audition, la discontinuité qualitative la plus simple est alors celle qui sépare le silence du bruit, du son. Assez typiquement, chez les éthologues, le tintement de sonnette a joué un rôle considérable dans l'expérimentation, essentiellement parce que ce tintement est une forme saillante, un intervalle de temps bien délimité, bien individué au milieu d'un océan de silence » (Thom, 1991, p. 65). « J'appellerai forme saillante toute forme vécue qui se sépare nettement du fond continu sur lequel elle se détache. Si l'on passe du temps à l'espace, alors une forme saillante se dira de tout objet visuellement perçu qui se distingue nettement par contraste par rapport à son fond, l'espace « substrat » dans lequel habite la forme. En général une forme saillante vue aura un intérieur dans le champ visuel ; elle présentera par la suite une frontière : son contour apparent » (Thom, 1988, p. 17).

Les formes saillantes peuvent être hiérarchisées : si un bip sonore dans un signal est une forme saillante, une lacune dans une série régulière de bips constituera une nouvelle saillance auditive. Les formes saillantes concernent l'appareil sensoriel du sujet, ne s'inscrivent en général que dans la mémoire à court terme et n'ont aucun effet à long terme ni sur son comportement ni sur son état physiologique.

Si la forme saillante est sans effet à long terme pour le sujet, il en va tout autrement des formes que Thom appelle prégantes. Pour être prégante, une forme doit être biologiquement significative et renvoyer à un besoin fondamental, comme la faim (régulation de l'alimentation) ou la reproduction. « Telles sont les formes des proies pour le prédateur (affamé) ou le prédateur pour la proie, le partenaire sexuel en période appropriée... La reconnaissance de ces formes suscite une réaction de grande ampleur chez le sujet : libération d'hormones, excitation émotive, comportement d'attraction ou de répulsion à l'égard de la forme inductrice. J'appellerai prégantes ces formes, et prégance ce caractère spécifique » (Thom, 1988, p. 20).

Thom ne trouve que peu de prégances chez les animaux supérieurs, en l'occurrence la faim, la peur et le désir sexuel. En fonction de ces prégances biologiques fondamentales, il insiste sur la distinction qu'il faut établir entre l'aspect proprement saillant d'une forme, lié à sa discontinuité intrinsèque, et l'aspect prégant qui n'est, si massif soit-il (à l'exemple d'un prédateur en chasse et l'attention intense provoquée par la vision de la forme de sa proie), qu'une interprétation biologique de cette saillance, liée à une signification biologique étayée sur le besoin d'assouvir les besoins fondamentaux. La prégance a toujours pour Thom « une valeur fondamentale pour la régulation biologique de l'être » (Thom, 1991, p. 68).

Saillance et prégance sont ainsi souvent en interaction, ce que Thom explique en l'illustrant par le conditionnement pavlovien : « on présente à un chien affamé un bon morceau de viande, cependant qu'on fait tinter une sonnette. Si cette association est répétée un assez grand nombre de fois, le simple tintement de sonnette suffit à provoquer chez le chien un comportement d'appétence alimentaire (le chien salive). On donnera de ce fait une interprétation en termes de saillance et de prégance. La viande, en tant que forme saillante, est également prégante : elle est porteuse de prégance alimentaire. Lorsque l'association viande/tintement de sonnette a été répétée un assez grand nombre de fois (et simultanément renforcée par l'assouvissement de la faim), le tintement de sonnette à lui seul apparaît au chien comme une forme saillante porteuse de prégance alimentaire. (...) On dira que la prégance alimentaire s'est propagée par contiguïté à la forme auditive saillante du tintement de sonnette, ce qu'on exprimera par la formule suivante : la forme saillante du tintement de sonnette est investie par la prégance alimentaire de la viande » (Thom, 1988, p. 21).

Ce processus peut être répété, c'est-à-dire qu'une fois investi de prégance, le tintement peut être considéré comme source inductive pour investir de la prégance alimentaire une autre forme saillante, etc. Thom conçoit alors la prégance « comme un fluide invasif qui se propage à travers les fissures du champ que constituent les formes saillantes. (...) On peut considérer la prégance comme une sorte de source attachée à certaines formes qui illuminent certaines structures constituées par les formes saillantes ; les formes saillantes pouvant avoir une structure entre elles qui est en quelque sorte le résultat de l'expérience vécue du sujet » (Thom, 1991, p. 69). Dans le mécanisme décrit plus haut, une prégance peut investir successivement plusieurs formes saillantes, comme parcourant le long d'une chaîne significative. Mais la viande en elle-même provoque toujours plus de réactions que les formes successives, ce qui indique que la prégance a une intensité et que l'intensité maximum n'est rattachée qu'à certaines formes particulières que Thom appelle *les formes-sources* (le morceau de viande). Cela convoque d'emblée la question du caractère biologique inné des formes-sources des prégances, ce que Thom conteste pour le codage des formes visuelles (alors qu'il l'accepte par exemple pour des formes olfactives). Nous aurons à discuter ce point ultérieurement.

Si ce n'est pas la forme visuelle qui est codée génétiquement, ce sera la structure globale de la prégance, que Thom conçoit schématiquement comme un *puits de potentiel* qui contient un fond comme le puits à eau, et plusieurs déformations ou bassins le long des parois du puits de potentiel, chacun dû à une déformation ultérieure engendrée par la prégance. Celle-ci est considérée alors comme un « schéma propagatif émanant des formes sources et investissant d'autres formes saillantes » (Thom, 1991, p. 75). Le fond du puits de potentiel étant occupé par la forme-source. Ainsi, au départ (à la naissance), un puits de potentiel peut ne comporter qu'un minimum, et, au long de la vie, plusieurs minima apparaîtront, selon les déformations successives dues aux rencontres différentes avec des formes saillantes investies de la prégance rattachée à la forme source.

« Ce phénomène est particulièrement typique chez certains animaux, en particulier l'oiseau, c'est le phénomène de l'empreinte. L'oiseau qui sort de l'œuf a, en quelque sorte, une image mentale du corps de sa mère. Cette image mentale va se fixer sur le corps de la mère si elle est présente, ou sur une balle de tennis ou tout autre objet que l'expérimentateur aura le bon goût de lui présenter à la période critique » (Thom, 1991, p. 72).

C'est aux expériences précoces qu'est dévolue la fonction de remplir les formes-sources des puits de potentiel initial des prégnances. Si pour Thom on distingue chez les animaux peu de prégnances bien différenciées, il en est sans doute autrement pour la catégorie humaine chez qui, par ce mécanisme de propagation ou de contagion de la prégnance, on obtiendra un nombre considérable d'occurrences successives.

Le visage, un objet entre saillance et prégnance

Le dernier exemple cité, celui de l'empreinte, liée à une forme visuelle, vient servir notre démonstration. Si nous avons eu besoin de définir ce que représentent une forme saillante et une forme prégnante, c'était pour arriver à la proposition suivante : *le visage maternel constitue une forme-source visuelle éminemment attractive pour le nourrisson. La prégnance qu'il véhicule ne concerne ni le besoin alimentaire ni le besoin sexuel, mais bien le processus d'attachement.*

Cette prégnance est rattachée à une forme saillante repérée dès la naissance (Di Georgio et al., 2012), à l'égard de laquelle le nourrisson présente des capacités de discrimination perceptive étonnantes, contrastant avec l'ensemble de la qualité néoténique qui le constitue. Dès sa naissance, l'enfant manifeste à l'égard de cet objet-attracteur une conduite innée de perception visuelle, puis de discrimination et d'apprentissage. Cette activité performante concerne la reconnaissance non seulement de la physiologie du faciès de son espèce (le nouveau-né ne s'attachera pas à une balle de tennis ou à un aspirateur expérimentaux présentés à la phase critique) mais surtout implique la discrimination puis la reconnaissance très précoce de l'objet porteur de soins (qui sera la mère dans la plupart des cas).

Cette reconnaissance s'appuie donc sur un substrat et un fondement neurophysiologiques (*face-cells* et bases neurales spécifiques), s'accomplit à travers un comportement généralisable à l'ensemble de l'espèce (réaction d'orientation et de sourire à l'égard du visage humain) et se confirme quand l'environnement apporte la forme saillante correspondante, le visage, forme-source investie de la prégnance fondamentale de l'attachement et de l'identification primaire.

Tout attachement ultérieur aux autres visages est à comprendre dans le processus de propagation de cette prégnance sur les autres formes saillantes que représentent les autres visages, du moins jusqu'au moment crucial de l'angoisse du 8^e mois. Jusque-là, c'est le stade du premier organisateur de Spitz avec le sourire-réponse, dès le deuxième ou troisième mois, au visage humain. Tout visage humain, inclus dans la prégnance du visage maternel (forme-source) déclenche le sourire, réponse la mieux adaptée pour consolider dans les interactions le processus d'attachement entre l'objet porteur de soin et le nourrisson.

Ainsi, la forme source occupe au départ le minimum du puits de potentiel de la prégnance « attachement ». Le premier contact œil-à-œil (Menahem, 1995) entre une mère et son nourrisson a eu lieu. Puis la prégnance se propage de forme saillante en forme saillante, tout nouveau visage devient objectivement attracteur (réaction du nourrisson d'orientation et sourire-réponse aux visages) et potentiellement objet d'attachement. À chaque nouveau visage, se creuse un bassin dans les parois du puits de potentiel, les visages de l'environnement familial participant sans doute du groupe le

plus près de la forme-source, du minimum initial, là où l'intensité de la prégnance est la plus forte.

En ce sens, le rapport créé entre ces différents visages décrit la réduction, au niveau des représentations psychiques, de tous les visages en un unique objet. Chaque visage, jusqu'au moment de différenciation de l'angoisse de l'étranger, sera inévitablement rattaché au visage maternel et, si ce travail est pour le psychanalyste un intense travail psychique de réduction à l'identique (Sami-Ali, 1977, 1984), il peut être considéré sous l'angle du modèle thomien comme la continuité de la propagation de la prégnance sur chaque nouvelle forme saillante, à savoir chaque nouveau visage.

Lors de l'angoisse du 8^e mois, l'interaction saillance/prégnance se modifie radicalement. Si la prégnance du double créait jusqu'alors la catégorie du semblable en envahissant chaque visage, il semble qu'en s'inversant ou en se stoppant brutalement, elle laisse apparaître la catégorie du différent, avec une nouvelle forme-source, le « visage-étranger » creusant au fond d'un puits de potentiel une autre prégnance, manifestée par l'angoisse de différenciation, un point d'origine, nouveau pivot d'étayage pour la construction du sujet. Deux formes saillantes sont désormais en conflit, ce que Thom appelle le « choc » ou la « collision ». Auparavant, il n'était question que de l'interaction prégnance/saillance, ce qu'il décrit comme « l'investissement » (Thom, 1991, p. 81). Le choc entre les deux saillances, le visage maternel et le visage de l'étranger, sera générateur d'un conflit identitaire chez le sujet qui investira plus tard une autre forme prégnante, comme forme résolutive de ce conflit, l'image spéculaire (ou plutôt une nouvelle forme saillante investie d'une prégnance, le sentiment de la continuité et de la conscience de soi).

La relation au visage maternel : la prégnance d'attachement

La relation au visage maternel est une relation primaire. Par primaire, nous entendons le sens donné dans la théorie des apprentissages où « les termes de primaire et de secondaire (...) ne désignent pas un ordre chronologique, ne se réfèrent ni l'un ni l'autre à quelque période de la vie. Est primaire une tendance ou une réaction qui se produit de façon autonome, et secondaire ce qui est dérivé » (Zazzo, 1979, p. 23). Lorsque nous proposons que la prégnance attachée à l'objet originaire soit une prégnance d'attachement, nous rejoignons là Bowlby. Il s'agit, en l'occurrence, d'un besoin primaire qui n'est le résultat ni du plaisir de manger ni des soins maternels (Bowlby, 1969). « La théorie de l'attachement peut se formuler ainsi : la construction des premiers liens entre l'enfant et la mère ou celle qui en tient lieu, répond à un besoin biologique fondamental ; il s'agit d'un besoin primaire, c'est-à-dire qu'il n'est dérivé d'aucun autre. (...) on peut dire aussi que le besoin et la recherche d'autrui ne sont pas le résultat d'un apprentissage. Ils sont inscrits dès la naissance dans l'économie de l'individu. L'enfant est un être social dans son économie biologique et cette sociabilité s'exprimerait donc dès les premières réactions » (Zazzo, 1979, p. 226).

Le lien qui unit l'enfant à sa mère est caractérisé pour Bowlby par un comportement d'attachement inné, un lien puissant avec une figure maternelle qui « repose sur la théorie du comportement instinctif déjà esquissée. Elle postule que le lien de l'enfant à sa mère est le produit de l'activité d'un certain nombre de systèmes comportementaux qui ont pour résultats prévisibles la proximité de l'enfant par rapport à sa mère. (...). Le comportement d'attachement est considéré comme une classe de comportement social d'une importance équivalant à celle du comportement d'accouplement et du comportement parental. Selon nous, il a une fonction biologique qui lui est spécifique et qui, jusqu'ici, n'a guère été prise en considération » (Bowlby, 1969, p. 247–248). Pour

Bowlby l'attachement est un besoin biologique fondamental, ce qui est la définition exacte de la prégnance chez Thom. Nous pouvons rajouter alors aux prégnances relevées par Thom chez l'animal supérieur (alimentaire, peur, sexuelle), celle de l'attachement, ce que semblent confirmer les travaux portant sur la reconnaissance précoce des visages que nous avons cités. La signification de l'attachement comme une prégnance est encore plus nette lorsque Zazzo rappelle que les enfants n'ont pas qu'un seul objet d'attachement, le père ou d'autres personnes étant aussi objets d'attachement. Résultat de l'investissement des différents visages présentés, notamment ceux les plus familiers – au sens de la famille – par l'effet de propagation de la prégnance.

Il y a bien chez le nourrisson un caractère inné dans la recherche visuelle du visage d'autrui, et cette première relation à cet objet primaire correspond à une relation pré-pulsionnelle à l'objet maternel. Le visage, forme saillante, constitue en tant qu'objet visuel spécifiquement discriminé et reconnu par le nouveau-né, un des principaux vecteurs de la prégnance d'attachement et des premières identifications pour le sujet humain. Le visage maternel est un objet « subjectif » (Winnicott, 1971) et un objet d'identification primaire par lequel le sentiment de soi s'édifie. La consubstantialité originelle du registre mère enfant (Gantheret, 1983) participe au fait que le visage de l'un se mette à exister en référence à celui de l'autre. Dire que le visage est objet d'identification primaire revient à proposer un double sens : identification primaire en tant qu'inscrite comme identification narcissique et préœdipienne, identification primaire dans le sens donné par la théorie de l'attachement, c'est-à-dire une tendance innée, incluse dans la constellation maternelle portée par la relation d'attraction et de captation du regard du nourrisson par le visage maternel.

Conclusion

Le visage maternel, objet originaire, est une forme saillante investie d'une prégnance fondamentale, forme-source de l'attachement. Par les qualités attractives et interactives de l'objet (on connaît le pouvoir mimétique qu'entraînent les expressions faciales maternelles sur le nourrisson ou, au contraire, dans les expériences de visage impassible, le pouvoir dépressogène pour le bébé d'un tel visage maternel) la relation du nouveau-né au visage maternel assouvit le besoin primaire d'attachement et constitue le substrat au développement ultérieur du mode relationnel du sujet à l'objet, notamment au développement pulsionnel.

L'activité pulsionnelle s'étaye sur cette relation primaire, fondamentale, biologique, entre le sujet et l'objet auquel il est identifié. L'attachement d'un sujet au visage maternel constitue en ce sens un fond commun à partir duquel, de la double différenciation sujet/objet, pourront naître puis être vectorisées des pulsions adressées à l'objet. En effet, nous pouvons considérer qu'une expérience primaire a bien lieu avant que ne s'établissent les premières relations objectales, en ce sens une *relation à l'objet* préexiste à la *relation d'objet*, une relation fondamentale d'attachement au visage maternel, qui véhicule un mode identificatoire immédiat, sous-tendu par des bases neurales hautement spécialisées dès la naissance.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris: Dunod.
- Anzieu, D. (1990). *L'épiderme nomade et la peau psychique*. Paris: Apsygée.
- Benton, A. (1990). Facial recognition. *Cortex*, 26, 491–499.
- Bick, E. (1968). The experience of the skin in early object-relations. *International journal of psycho-analysis*, 49, 484–486.
- Botzel, K., & Grusser, O. J. (1989). Electric brain potentials evoked by pictures of faces and non-faces: a search for «face-specific» EEG-potentials. *Experimental Brain Research*, 77(2), 349–360.
- Bowlby, J. (1969). *Attachement et perte, 1, L'Attachement*, tr. fr. Paris: PUF.
- Buschnell, I. W. R., Saï, F., & Mullin, J. T. (1989). Neonatal recognition of the mother's face. *British Journal of Developmental Psychology*, 7, 3–15.
- Bruce, V., & Young, A. W. (1986). Understanding face recognition. *British Journal of Psychology*, 77, 305–327.
- Bruyer, R. (1994). La reconnaissance des visages : quoi de neuf ? *Psychologie Française*, 39(3), 245–257.
- Davidoff, J. (1994). Les différents types de prosopagnosie. *Psychologie Française*, 39(4), 307–312.
- De Schonen, S., & Deruelle, C. (1991). Spécialisation hémisphérique et reconnaissance des formes et des visages chez le nourrisson. *L'année psychologique*, 91^{ère} année, 1, 15–46.
- De Schonen, S., Deruelle, C., Pascalis, O., & Mancini, J. (1994). A propos de la notion de spécialisation cérébrale fonctionnelle : le développement de la reconnaissance des visages. *Psychologie Française*, 39(3), 259–274.
- De Schonen, S. (2009). Percevoir un visage dans la petite enfance. *L'Évolution Psychiatrique*, 74, 27–54.
- Di Giorgio, E., Leo, I., Pascalis, O., & Fimion, F. (2012). Is the face perception system human specific at birth? *Developmental Psychology*, 48(4), 1083–1090.
- Gantheret, F. (1983). L'impensable maternel et les fondements maternels du penser. *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 28, 7–27.
- George, N., Evans, J., Fiori, N., Davidoff, J., & Renault, B. (1994). Apport des potentiels évoqués cérébraux à l'étude de l'effet de « supériorité des visages ». *Psychologie Française*, 39(4), 313–326.
- Goren, C. C., Sarty, M., & Wu, P. Y. K. (1975). Visual following and pattern discrimination of face-like stimuli by newborn infants. *Pediatrics*, 56, 544–549.
- Guillen, M. (1983). Invitation aux mathématiques. In *Des ponts vers l'infini* (2^{ème} éd., p. 1995). Paris: Albin Michel.
- Haxby, J. V., Hoffman, E. A., & Gobbini, M. I. (2000). The distributed human neural system for face perception. *Cognitive Sciences*, 4(6), 223–233.
- Heywood, C. A., & Cowey, A. (1992). The role of the «face-cell» area in the discrimination and recognition of faces by monkeys. *Philosophical Transactions of the Royal Society of London. Series B: Biological Sciences*, 335(1273), 31–38.
- Kendrick, K. M. (1991). How the sheep's brain controls the visual recognition of animal and humans. *Journal of Animal Science*, 69(12), 5008–5016.
- Le Breton, D. (1992). Des visages. In *Essai d'anthropologie*. Paris: Métailié.
- Le Guen, A. (1995). « L'inquiétante étrangeté » et le « double » in Le Double. *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, 83–94.
- Menahem, R. (1995). Qui a peur de son double ? in Le Double. *Monographies de la Revue française de Psychanalyse*, 119–134.
- Ménéchal, J. (1991). Les statues de cendre du désir (Réflexions sur saillance et prégnance chez René Thom). In R. Dorey (Ed.), *L'inconscient et la science* (pp. 83–106). Paris: Dunod.
- Mondloch, C. J., Lewis, T. L., Budreau, D. R., Maurer, D., Dannemiller, J. L., Stephens, B. R., & Kleiner-Grochmal, K. A. (1999). Face perception during early infancy. *Psychological Science*, 10(5), 419–422.
- Morton, J. (1993). Mechanisms in infant face processing. In B. de Boysson-Bardies, S. de Schonen, P. Juszyk, P. Macneilage, & J. Morton (Eds.), *Developmental Neurocognition: Speech and face processing in the first year of life* (pp. 93–102). Kluwer: Dordrecht.
- Moyano, O. (1995). Du visage au double à propos du contexte d'émergence du double chez un enfant dysharmonique. *Revue Belge de Psychanalyse*, 25, 51–68.
- Moyano, O. (1999). La création de l'espace du double : un stade précoce du développement. In J. M. Gauthier (Ed.), *Le corps de l'enfant psychotique* (pp. 209–252). Paris: Dunod.
- Moyano, O. (2000). Le double : approche conceptuelle (mythologique, historique et métapsychologique). *Psychothérapies*, Genève, 20(3), 187–197.
- Pascalis, O., de Schonen, S., Morton, J., Deruelle, C., & Fabre-Grenet, M. (1995). Mother's face recognition by neonates: a replication and an extension. *Infant Behavior and Development*, 18, 79–85.
- Perrett, D. I., Mistlin, A. J., Chitty, A. J., Smith, P. A. J., Potter, D. D., Broenimann, R., & Harries, W. A. (1988). Specialized face processing and hemispheric asymmetry in man and monkey: evidence from single unit and reaction time studies. *Behavioural Brain Research*, 29, 245–258.
- Porte, M. (1994). *La dynamique qualitative en psychanalyse*. Paris: PUF.
- Purves, D., Augustine, G. J., Fitzpatrick, D., Hall, W. C., LaMantia, A. S., & White, L. E. (2015). *Neurosciences*. Louvain la neuve: De Boeck Supérieur.
- Sami-Ali, M. (1974). L'espace de l'inquiétante étrangeté. *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 9, 33–43.
- Sami-Ali, M. (1977). *Corps réel - corps imaginaire*. Paris: Dunod.
- Sami-Ali, M. (1984). *Le visuel et le tactile, essai sur la psychose et l'allergie*. Paris: Dunod.
- Sergent, J. (1994). La mémoire des visages. *La Recherche*, 267(25), 792–797.
- Slater, A. M., & Kirby, R. (1998). Innate and learned perceptual abilities in the newborn infant. *Experimental Brain Research*, 123(1–2), 90–94.
- Small, M. (1983). Asymmetrical evoked potentials in response to face stimuli. *Cortex*, 19, 441–450.
- Spitz, R. A. (1957). *Le non et le oui, la genèse de la communication humaine*. Paris: Dunod.
- Spitz, R. A. (1965). *La naissance à la parole. La première année de la vie* (7^{ème} éd., p. 1984). Paris: Dunod.

- Stern, D. (1997). *La constellation maternelle*. Paris: Calmann-Lévy.
- Thom, R. (1988). *Esquisse d'une sémiophysique, physique aristotélicienne et théorie des catastrophes*. Paris: InterÉditions.
- Thom, R. (1991). Saillance et prégnance. In R. Dorey (Ed.), *L'inconscient et la science* (pp. 64–82). Paris: Dunod.
- Walton, G. E., Bower, N. J. A., & Bower, T. G. R. (1992). Recognition of familiar faces by newborns. *Infant behavior and Development*, 15, 265–269.
- Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité*. Paris: Gallimard.
- Zazzo, R. (1979). *L'attachement*. Neuchatel: Delachaux et Niestlé.
- Zeeman, E. C. (1976). The theory of catastrophes. *Scientific American*, 234, 65–83.